

MICHAEL A TIRE-LARIGOT



EPITHETE FILMS et TAPIOCA FILMS
En coproduction avec WARNER BROS. ENTERTAINMENT FRANCE
présentent

MICMACS A TIRE-LARIGOT

Un film de
JEAN-PIERRE JEUNET

Avec
DANY BOON
ANDRÉ DUSSOLLIER OMAR SY DOMINIQUE PINON JULIE FERRIER
NICOLAS MARIÉ MARIE-JULIE BAUP MICHEL CREMADES
YOLANDE MOREAU et JEAN-PIERRE MARIELLE

Scénario : JEAN-PIERRE JEUNET – GUILLAUME LAURANT
Dialogues : GUILLAUME LAURANT

Produit par EPITHETE FILMS et TAPIOCA FILMS
En coproduction avec WARNER BROS. ENTERTAINMENT FRANCE
FRANCE 2 CINEMA et FRANCE 3 CINEMA
Avec le soutien de LA REGION ILE-DE-FRANCE
En partenariat avec le CNC
Avec la participation de ORANGE CINEMA SERIES – FRANCE 2 – FRANCE 3

Sortie le 28 octobre 2009

Durée : 1h44

www.micmacs-lefilm.com

DISTRIBUTION
Warner Bros. Pictures France
Eugénie PONT
115/123, avenue Charles de Gaulle
92525 Neuilly sur Seine
Tél. : +33 1 72 25 10 82

PRESSE
YELENA COMMUNICATION – Isabelle SAUVANON
assistée de Fiona DESBOIS
20, rue de la Trémoille – 75008 Paris
Tél. : +33 1 42 56 80 94
yelenacom@orange.fr



SYNOPSIS

Une mine qui explose au cœur du désert marocain et, des années plus tard, une balle perdue qui vient se loger dans son cerveau... Bazil n'a pas beaucoup de chance avec les armes. La première l'a rendu orphelin, la deuxième peut le faire mourir subitement à tout instant.

À sa sortie de l'hôpital, Bazil se retrouve à la rue. Par chance, ce doux rêveur, à l'inspiration débordante, est recueilli par une bande de truculents chiffonniers aux aspirations et aux talents aussi divers qu'inattendus, vivant dans une véritable caverne d'Ali-Baba : Remington, Calculette, Fracasse, Placard, la Môme Caoutchouc, Petit Pierre et Tambouille.

Un jour, en passant devant deux bâtiments imposants, Bazil reconnaît le sigle des deux fabricants d'armes qui ont causé ses malheurs. Aidé par sa bande d'hurluberlus, il décide de se venger.

Seuls contre tous, petits malins contre grands industriels cyniques, nos chiffonniers rejouent, avec une imagination et une fantaisie dignes de Bibi Fricotin et de Buster Keaton, le combat de David et Goliath...





ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE JEUNET

Après UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES et avant MICMACS À TIRE-LARIGOT, votre nom a été associé à deux autres projets - HARRY POTTER et LA VIE DE PI. Pourquoi ne se sont-ils pas concrétisés ?

Effectivement, juste après UN LONG DIMANCHE... , la Warner m'a proposé le cinquième épisode de HARRY POTTER. J'ai refusé. En fait, je ne voyais pas où je pouvais trouver ma place, ni comment je pouvais m'approprier le film. L'univers est déjà là, les décors sont là, les costumes sont là, les acteurs savent parfaitement comment jouer parce que cela fait déjà quatre films qu'ils font ensemble... Je savais que ce serait quand même très lourd sans que ça m'excite réellement. ALIEN, c'était différent. On m'avait choisi au contraire pour que j'y apporte ma touche personnelle, que j'y mêle un peu de mon univers... En plus, franchement, les histoires de sorciers, de baguettes magiques et de balais volants dans lesquelles absolument tout est possible, ça ne m'intéresse pas beaucoup. J'ai donc dit non, même si... mon agent m'a dit que si je faisais HARRY POTTER, je serais à l'abri pour le restant de mes jours !

Et LA VIE DE PI ?

Ça, ça m'intéressait et j'ai travaillé dessus pendant deux ans. J'avais lu il y a quelques années ce très beau livre de Yann Martel qui commence en Inde, se poursuit en pleine mer et raconte, après un terrible naufrage, la confrontation sur un canot de sauvetage à la dérive de

ses deux seuls passagers : un jeune garçon et un tigre. Et je m'étais dit qu'il était inadaptable. Trop riche, trop précis, trop plein d'embûches : la mer, un enfant, un tigre, autant d'éléments incompatibles. Et puis, la Fox, pour qui j'ai fait ALIEN, m'a appelé pour... me proposer de l'adapter ! C'était un trop beau sujet, je ne pouvais pas le laisser passer. C'est une formidable histoire de volonté et de survie. Et même si l'univers est très loin du mien, j'y retrouve le thème de tous mes films, celui du Petit Poucet : un orphelin qui se bat contre un



monstre. Ce n'est simplement jamais le même monstre. Cette fois, il avait l'apparence d'un tigre. J'ai donc relu le livre dans l'optique de l'adapter et j'ai accepté leur proposition à la condition qu'ils me laissent écrire le scénario et faire le film à ma façon. Avec Guillaume Laurant, mon complice habituel, on s'est tout de suite mis au travail. Et très rapidement, après seulement deux versions, on est arrivés à un script qui plaisait à tout le monde. Puis pour chiffrer le coût du film - le projet est tellement complexe - on a fait un story-board. J'ai fait réaliser une maquette du bateau de Pi et du tigre, comme on fait pour un film d'animation et, avec mon caméscope, j'ai fait 3500 photos des découpages. J'ai monté tout ça sur I Photo et je l'ai envoyé à Maxime Rebière qui a tout redessiné. On a donc aujourd'hui à la fois un story-board photographié et un story-board dessiné! On a commencé les repérages en Inde et j'ai visité les grands studios de la Fox où a été tourné TITANIC... Pour moi, c'était évident que ça allait se faire. Et puis, le chiffre est tombé: 85 millions de dollars! Tout ça pour un gamin indien avec un tigre sur un bateau, ça n'avait pas de sens. On a réfléchi dans toutes

les directions pour descendre le budget à 60 millions sans trouver de solution jusqu'au moment où l'un des patrons de la Fox m'a dit: «*Vous n'avez qu'à le produire, vous!*» C'était le monde à l'envers! Je croyais qu'effectivement on pourrait le faire en Europe pour moins cher qu'à Hollywood. On a étudié le problème ici, on est allé aux studios d'Alicante où a été tourné ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES, on a rencontré des tas de gens, on a travaillé sur des machines à faire des vagues, on a réfléchi à des techniques particulières de tournage, etc. Et on a fait le budget. La Fox ne voulait pas dépasser 60 millions de dollars. On est arrivé à 59 millions mais... d'euros et on était au moment où le taux de change était le plus favorable à l'euro si bien que ça revenait exactement au même: 85 millions de dollars! Du jour au lendemain, je n'ai plus eu de nouvelles. Jusqu'au jour où le producteur Gil Netter m'a dit qu'ils réfléchissaient à de nouvelles solutions. Mais moi, ça faisait deux ans que j'étais dessus, je n'avais pas envie d'y passer ma vie. J'avais trop besoin de tourner. Et, très rapidement avec Guillaume, on s'est mis sur MICMACS... que j'avais déjà plus ou moins en tête. En trois-quatre mois, on avait fini le scénario.

Justement, quelle a été la première idée de MICMACS... ? Le héros avec une balle dans la tête ? Les chiffonniers ? Les marchands d'armes ?

Comme toujours, tout est venu un peu en même temps. Déjà, il y a toujours au fond de moi cette histoire du Petit Poucet dont je parlais tout à l'heure... Quant à l'idée des marchands d'armes, il y a longtemps qu'elle me trotte dans la tête. Lorsqu'on faisait le montage de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS à Saint-Cloud à côté des usines Dassault, on allait souvent dans un restaurant où déjeunaient aussi les ingénieurs de Dassault. C'étaient des hommes comme il faut, en costume-cravate, avec de bonnes têtes, mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils étaient en train de concevoir et de fabriquer des armes de folie pour déchirer et tuer les autres êtres humains de la planète! Ça n'avait pas





l'air de les tracasser beaucoup ! J'avais été heurté, choqué par ça. En même temps, je ne voulais pas faire un film à thèse mais une comédie. Et qu'y a-t-il de plus opposé aux marchands d'armes que des chiffonniers ? C'était facile ensuite d'imaginer que cette bande de ferrailleurs allait unir ses forces contre ces businessmen de la mort. Toujours David contre Goliath... L'idée est venue naturellement, d'autant que j'avais envie, face aux marchands d'armes, d'une bande de personnages à l'image des jouets de TOY STORY - je suis un très grand admirateur du travail de Pixar. Des gens singuliers, en marge, un peu simplets, mais avec chacun, comme dans TOY STORY, une caractéristique, une particularité qui sert l'histoire, qui permet de faire avancer l'intrigue. Des justiciers loufoques, maladroits, parfois poétiques, toujours solidaires et surtout profondément humains. Notre autre grande référence, c'était la série "Mission impossible" dont je suis un fan inconditionnel. Il est clair que dans la construction de l'intrigue, dans les

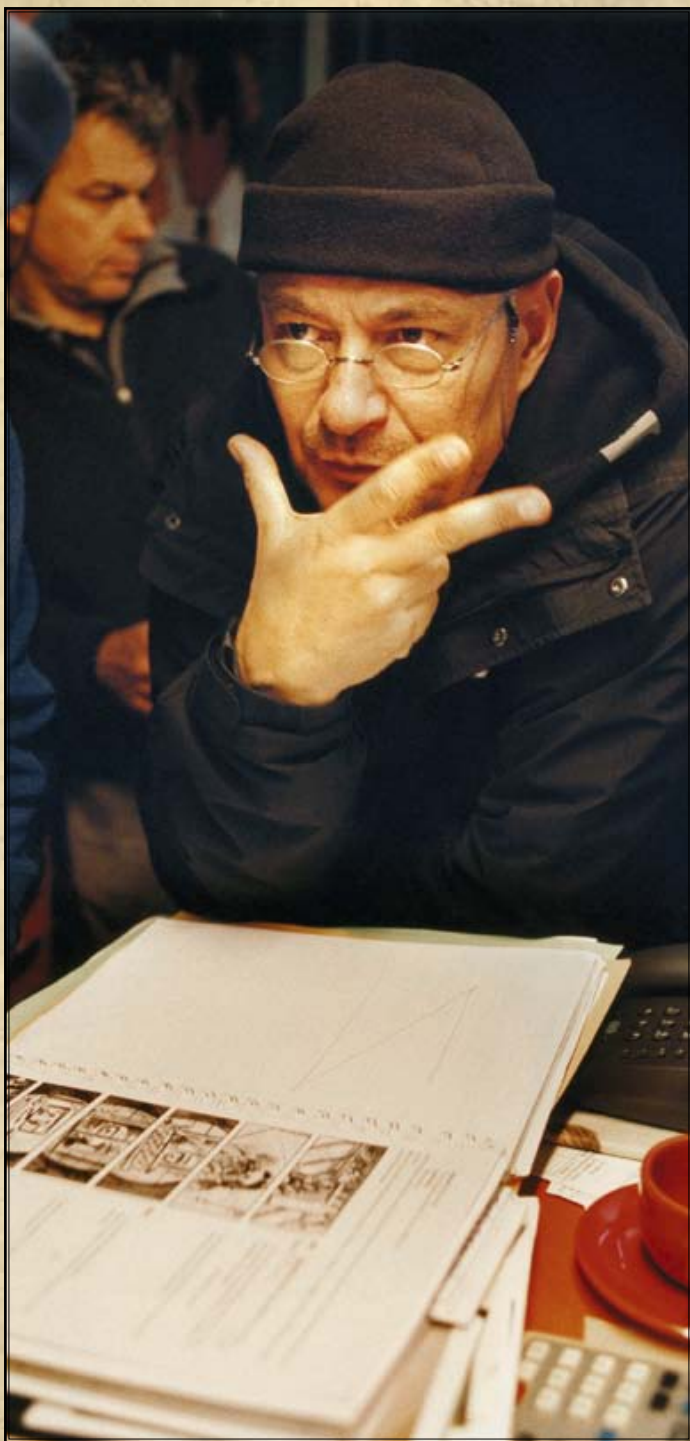
rebondissements, dans le récit des manipulations - le faux voyage dans le désert par exemple - il y a des réminiscences des épisodes de "Mission impossible"...

Et aussi, parfois, des films de Sergio Leone...

Oui, bien sûr. Dès qu'on raconte une histoire de vengeance, de règlements de compte, il y a des séquences de Leone qui vous reviennent. Et ça m'amusait de lui rendre hommage sous forme de clin d'œil ...

On ne peut pas ne pas penser non plus à DÉLICATESSEN – sans doute le côté bricolo de la caverne des chiffonniers ! – et à AMÉLIE POULAIN – le côté naïf, innocent et bon de Bazil... D'ailleurs c'est un peu comme si MICMACS... était la rencontre des deux films, de DÉLICATESSEN et d'AMÉLIE POULAIN...

C'est vrai. Sans que ce soit délibéré bien sûr. Chassez le naturel... En tout cas, à partir du moment où j'avais le thème, on a fait comme on fait toujours avec Guillaume : on remplit chacun notre boîte à idées avec



des suggestions de personnages, des scènes, des bouts de dialogue, des souvenirs de petits gestes qui remontent à l'enfance, des expressions, des envies de décors, jusqu'au moment où ces boîtes à idées débordent et où on n'a plus qu'à puiser dedans - tout en inventant de nouvelles choses - pour créer les personnages, construire l'histoire et écrire le scénario.

En quoi vous complétez-vous avec Guillaume Laurant ?

C'est difficile à dire. C'est une alchimie mystérieuse. Une vraie complicité qui se déroule dans le bonheur et où, surtout, chacun fait rebondir l'autre, si bien que, très vite, on ne sait plus qui a trouvé quoi. Entre nous, c'est une partie de ping-pong incessante. Il est évident aussi que nos univers s'accordent très bien. J'aime jouer avec la langue française - et lui aussi. Si je choisis de tourner coûte que coûte en France et en français, c'est justement pour pouvoir jouer avec la langue. Ma grande référence, bien sûr, c'est Jacques Prévert. Tout vient de là. Il me nourrit constamment. Avec Guillaume, on a la même passion pour Prévert, pour le réalisme poétique cher à Carné et Prévert. Moi, j'essaie de mettre ce décalage poétique dans tous mes films et lui a une grande facilité à aller vers ça... D'ailleurs, quand les dialogues deviennent un peu trop banals à mon goût, je lui dis : «*Il faut qu'on "re-prévérise" ça !*». Autant dire qu'avec les dialogues du personnage d'Omar, on s'en est donné à cœur joie !

Qu'est-ce qui était le plus difficile lors de l'écriture de MICMACS... ?

Rien de fondamental. Il fallait simplement trouver le juste équilibre entre la bande de chiffonniers, qui ont donc l'air de sortir de TOY STORY et les marchands d'armes qui sont des références plus sérieuses. En même temps, ces marchands d'armes ne devaient être ni trop sérieux ni trop dans la caricature. C'était un autre équilibre à trouver. C'est d'ailleurs pour ça qu'avant d'écrire, moi qui ne connaissais pas grand chose à l'industrie des armes, j'ai mené ma petite enquête. Avec le journaliste Phil Casoar, on a rencontré et interrogé un homme à

la retraite de la direction générale de l'armement, un ancien barbouze, un ingénieur de chez Matra... On a visité aussi une usine d'armement en Belgique - en France, ça n'était pas possible. Des gens adorables, des techniciens passionnés qui parlent de leur usine comme d'une chocolaterie sauf que le nouveau caramel qu'ils viennent d'inventer, lorsqu'il atteint sa cible, fait monter la température d'un char à 2500°! Autant dire qu'à l'intérieur tout le monde crame en une fraction de seconde! Terrifiant. Et eux en parlent juste comme d'une avancée technologique! Toutes les phrases qui, dans le film, évoquent l'industrie d'armement sont authentiques, comme par exemple: *«On ne travaille pas pour le ministère de l'attaque mais pour le ministère de la Défense»*. C'est merveilleux quand même comme couverture pour se donner bonne conscience! Sauf que leurs «produits» sont vendus et qu'au bout de la chaîne, ils provoquent la souffrance, le deuil, la mort...

Avez-vous trouvé assez facilement les personnages qui allaient composer la bande des chiffonniers et comment leurs particularités allaient servir l'action ?
C'est là où on pouvait le plus s'amuser, le plus jouer sur la fantaisie. L'idée, c'était de trouver des personnages



assez pittoresques avec un vecteur précis, un peu à la Molière: Le bourgeois gentilhomme, L'avare, Le misanthrope, etc. Au départ, ils étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. Et puis, de séance de travail en séance de travail, on élimine, on épure, on garde l'essentiel. Et à un moment donné, j'ai décidé que c'était bien qu'il y en ait sept. D'abord parce que c'est un chiffre magique et ensuite, parce que cette histoire, c'est un peu aussi Blanche Neige et les sept nains! D'ailleurs, leurs noms sont aussi évocateurs que le nom des nains: Tambouille, parce qu'elle fait la cuisine, Placard, parce qu'il sort de prison, La même caoutchouc, parce qu'elle se plie réellement en quatre, Fracasse, parce qu'il est fracassé de toutes parts, Remington, parce qu'il tape à la machine, Calculette, parce qu'elle calcule tout de manière instinctive. Il n'y a que Petit Pierre qui, lui, doit son nom à un artiste naïf que j'aime beaucoup. Une sorte de Facteur Cheval qui a fait avec des matériaux de récup' une œuvre intitulée "Le Manège". Les automates insensés que Petit Pierre fabrique dans le film sont des œuvres d'un autre artiste que j'ai découvert à la Halle Saint Pierre, à côté de chez moi, à Montmartre où, comme j'aime beaucoup l'art naïf, l'art brut, je vais souvent: Gilbert Peyre. J'ai créé le personnage de Petit







Pierre pour pouvoir utiliser ses œuvres. Heureusement, comme Gilbert Peyre aime bien mes films, il a accepté de nous les prêter. Après avoir défini les personnages, on a juste cherché en quoi leurs caractéristiques allaient être utiles à l'évolution de l'histoire, à la mécanique de la vengeance, aux rebondissements de l'intrigue...

Ça, c'est pour les 7 nains, et pour Blanche Neige, autrement dit Basil, comment l'avez vous imaginé ?

C'est lui le moteur de l'histoire. Il est deux fois victime des marchands d'armes – ils l'ont rendu orphelin et à cause d'eux, il vit avec une balle dans le cerveau qui peut le faire mourir à tout instant. Normal qu'il ait envie de se venger ! En l'adoptant, les chiffonniers – solidaires – ont aussi adopté sa vengeance. Qu'il ait une balle dans la tête, ça nous permettait des dérapages dans la fantaisie, dans le délire, dans l'imaginaire... C'étaient autant d'occasions de petits films dans le film, de petites parenthèses d'animation, toutes ces choses que j'aime tant...

À l'origine, vous aviez écrit ce personnage pour Jamel Debbouze et, une fois encore, comme pour Amélie Poulain qui devait être interprétée au départ par Emily Watson et non par Audrey Tautou, rien ne s'est passé comme prévu...

Après AMÉLIE, j'avais promis à Jamel que j'écrirai un rôle pour lui. Je l'ai fait. J'ai écrit MICMACS... pour lui, en prenant le risque, sans lui dire exactement de quoi il s'agissait. Il était tout excité. Son excitation n'est pas retombée à la lecture du scénario, au contraire. On a donc lancé la production et, quelques mois plus tard, à deux mois du tournage, il m'a appelé pour me dire qu'il ne ferait pas MICMACS..., il avait des raisons personnelles qui faisaient qu'il n'avait plus envie de travailler à ce moment-là. D'ailleurs, depuis, il n'a pas tourné. C'est bien sûr une décision que je respecte. Il n'empêche qu'à deux mois du tournage, c'était un moment... un peu dur ! Heureusement, le destin semble veiller sur moi et faire que, si rien ne se passe comme prévu, tout arrive au

fond comme cela devait arriver ! Tout de suite, j'ai pensé à Dany Boon pour le remplacer. Je l'avais quelque part déjà dans un coin de ma tête, comme un autre choix possible.

Qu'est-ce qui vous a fait penser à Dany Boon, qui est si différent de Jamel ?

C'est très dur à dire. Une sorte de sixième sens, d'intime conviction. Dès que j'ai vu Audrey, j'ai su qu'Amélie c'était elle, alors qu'il ne pouvait pas y avoir plus différent d'Emily Watson. Là, c'est pareil. Je le savais. Même avant Dany ! Dès le renoncement de Jamel, je l'ai contacté et lui ai fait passer le scénario modifié – on avait gommé un peu de ce qui avait été écrit spécialement pour Jamel et notamment, la prise en compte de son handicap : c'est lui qui sautait sur la mine au départ... Très vite, l'agent de Dany m'a rappelé pour me dire qu'il ne voulait pas faire le film, que c'était pour Jamel mais pas pour lui. Le film était mort ! Dans la semaine, j'ai réécrit une version pour une femme et même pour un enfant. Quand vous tombez dans l'eau glacée, si vous ne vous débattez pas, vous mourez. Et puis, finalement,

on a pu se parler avec Dany. Je lui ai dit : *«Écoute, tu as raison, il ne faut pas le faire si tu sens que ce n'est pas pour toi, c'est vraiment dommage parce que moi, j'aime beaucoup ce que tu fais et depuis longtemps. Tant pis, on cherchera autre chose à faire ensemble une autre fois»*. Lui, il me disait aussi qu'il aimait beaucoup mes films et qu'il regrettait de me dire non. Et là, j'ai tenté le coup de poker de ma vie, je lui ai dit : *«Et si on se voyait pendant une heure ? Pour faire des essais, juste comme ça, pour s'amuser, puisque de toute façon, on sait que tu ne fais pas le film. Juste histoire de voir si on pourrait s'entendre une autre fois»*. Il a accepté. Ça s'est très bien passé. Je lui disais pendant les essais : *«C'est vraiment dommage, regarde comme on s'entend bien, regarde comme nos deux univers se mélangent bien»*, etc, etc. Il se marrait et le soir même il m'a appelé pour me dire qu'il faisait le film ! Et aujourd'hui, lorsqu'on voit MICMACS..., on ne peut pas envisager quelqu'un d'autre pour le rôle de Bazil. Exactement comme Audrey avec Amélie. Joli coup du destin ! D'ailleurs, le destin a été si clément avec moi que le jour même où le film s'arrêtait et où donc,





je me retrouvais «libre», Chanel me proposait de réaliser leur nouveau spot de pub Chanel n°5 avec Audrey Tautou! J'ai pu ainsi terminer mon triptyque avec elle.

Après l'accord de Dany Boon, avez-vous apporté beaucoup de modifications au scénario ?

On a poursuivi avec Guillaume le travail qu'on avait commencé lorsqu'on lui avait fait lire le scénario. Mais

c'était plus sur des détails. Et puis, on a fait de vrais essais cette fois. Parce que, par rapport à la petite crevette qu'est Jamel, Dany avait peur d'être trop baraqué, trop robuste et que ça ne fonctionne pas. Très vite, on s'est rendu compte que son côté doux rêveur, son évidente vulnérabilité compensaient sa carrure et même apportaient un contraste intéressant. Au contraire, il ne fallait pas craindre de l'épaissir, de lui mettre un gros



pull de laine, un bonnet, de le transformer en nounours maladroit, d'en faire exactement l'opposé de ce qui était prévu à l'origine...

Quelle est, selon vous, sa plus grande qualité ?

Je vais tomber dans des clichés terribles, mais je ne peux pas dire autre chose ! D'abord, c'est un être humain formidable qui, après le succès des CH'TIS est resté d'une

modestie, d'une simplicité exemplaire. Pendant tout le tournage, je ne l'ai jamais vu de mauvaise humeur, ni en retard, ni le téléphone à la main, ni exprimant une contrariété ou ayant un mot méchant pour quelqu'un. Vraiment. En plus, il est drôle et il enchante tout le monde. Et puis surtout, professionnellement, il a des qualités que j'aime beaucoup. On sait à quel point il peut être drôle, mais il est aussi efficace et profond dans l'émotion. Il est très technique, rigoureux, sachant son texte au cordeau et en même temps extrêmement inventif, apportant des choses auxquelles je n'aurais pas pensé. Il est très constant, tout en continuant à chercher, tout en ne fermant aucune porte, tout en se laissant aller à l'invention. Par exemple, il y a une prise qui lui a échappé où il a quelque chose de Bourvil. J'ai adoré ça. Et on l'a gardée au montage.

Il y a aussi à un moment donné un hommage évident à Chaplin...

Là, c'est pareil. C'est lui qui a apporté ça. Ce n'était absolument pas prévu à l'écriture. C'est pendant le tournage qu'il a eu à un moment l'idée de jouer la scène de cette manière. Après, au montage, j'en ai rajouté avec la musique... Ce qui est étonnant, c'est vraiment sa régularité. Il n'y a jamais une prise en dessous, c'est impressionnant ! Ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir à quel point j'ai été à l'aise instantanément avec lui, ce qui n'est pas toujours le cas avec les acteurs. Est-ce parce qu'il vient du Nord et moi de l'Est, qu'on a galéré un peu pareil, qu'on a fait de l'animation tous les deux ? Il y a entre nous comme une évidence. L'impression de retrouver un vieux pote ! C'est très précieux... Depuis, on s'appelle tout le temps, on s'envoie des vannes, on se charrie. Ce qui est écœurant, c'est qu'en plus il écrit, il fait des spectacles et il est metteur en scène ! D'ailleurs, j'aime travailler avec des acteurs qui sont aussi réalisateurs comme Mathieu Kassowitz ou Jodie Foster. Vous leur expliquez ce que vous faites – «*Il y aura un travelling là, je coupe ici et je raccorde là*» - et ils comprennent, ça simplifie les choses.



Avec l'arrivée de Dany Boon à la place de Jamel, est-ce que le casting a changé ?

Oui et non. Ce n'est pas tant l'arrivée de Dany qui a fait changer les choses que le décalage du tournage. Ce que je voulais, c'était composer un casting cohérent avec des gens qui, au contraire, venaient de tous les horizons : Jean-Pierre Marielle qui incarne la grande tradition du cinéma français des années 70, Omar Sy



qui vient de la télé, Julie Ferrier qui, comme Dany, vient de la scène. Bien sûr, pour son personnage de la Môme Caoutchouc, on a fait appel à une vraie contorsionniste, une jeune fille russe qui vit en Allemagne et qui est tout simplement hallucinante. Michel Cremades, merveilleux second rôle des comédies à la française. Et quelques uns de mes fidèles : Yolande Moreau et André Dussollier, qui sont les deux premiers auxquels j'ai pensé et pour qui j'ai écrit, Dominique Pinon bien sûr et Urbain Cancelier. Et des nouveaux : Nicolas Marié, qui joue l'autre marchand d'armes, le rival de Dussollier (au début, ce devait être Albert Dupontel mais il a été pris par son film, puis François Berléand qui, lui aussi, est parti tourner le film de Philippe Lefebvre) et Marie-Julie Baup qui joue Calcuette et qui n'avait pas encore fait de cinéma (au départ, ça devait être Marina Foïs, mais elle était enceinte)... Ce qui était important, comme toujours, c'était de chercher l'acteur qui avait le plus de talent pour le rôle. C'était bien de les avoir tous et tous ensemble. Un bonheur.

Dans l'équipe technique, il y a aussi un nouveau - et à un poste essentiel : le chef opérateur...

Oui, c'est le Japonais Tetsuo Nagata. Bruno Delbonnel, avec qui j'ai fait AMÉLIE et UN LONG DIMANCHE..., n'était pas libre puisque lui, l'enfoiré!, a accepté de faire un épisode d'HARRY POTTER! Mais j'avais donné mon accord! Il a bien fait, c'est bien pour lui, c'est un défi excitant et ça va, je l'espère, lui ouvrir une carrière encore plus grande aux Etats-Unis... D'ailleurs je viens de voir le film, il a fait un travail hallucinant. Donc comme Bruno n'était pas libre, j'ai cherché et j'ai pensé à Tetsuo Nagata dont j'avais beaucoup aimé le travail sur LA CHAMBRE DES OFFICIERS et LA MÔME. J'y vois une famille d'images un peu proche de la mienne. Des couleurs chaudes, un certain esthétisme... En plus, j'avais déjà travaillé avec lui sur deux ou trois pubs, dont celle pour Chanel. Comme il n'aime pas faire le cadre - c'est toujours moi qui le décide mais jamais moi qui l'exécute - on a pris le steadycamer belge Jan Rubens. Mais même si l'on est parfois allé vers des couleurs que j'utilisais moins avant - des mauves, des bleus, des verts... - j'ai le sentiment que l'image n'est pas différente de mes autres films. Comme si chaque chef opérateur, aussi différent soit-il, de Darius Khondji à Tetsuo Nagata, en passant par Bruno Delbonnel, mettait son talent au service de ma vision, de mon imaginaire...

En revanche, en dehors du chef op', on retrouve toute votre équipe technique habituelle...

Oui, Aline Bonetto à la déco, Madeline Fontaine aux costumes, Nathalie Tissier aux maquillages, Hervé Schneid au montage (c'est le seul à qui je confierais la finalisation du film si un requin me mangeait!), les Versaillais aux effets spéciaux, Alain Carsoux aux effets visuels numériques, l'équipe son, l'équipe mixage, l'équipe étalonnage... C'est comme une troupe. Il y a entre nous je n'ose pas dire beaucoup d'amour mais enfin quelque chose de spécial qui nous réunit. Moi, j'aime travailler avec eux parce que ce sont les meilleurs! Et je crois qu'ils aiment bien travailler avec moi parce qu'ils savent que je vais les





fouetter au bon sens du terme, les pousser à aller plus loin et leur donner les moyens de le faire bien ...

La caverne d'Ali-Baba dans laquelle vivent les chiffonniers est un décor très impressionnant. Quelles indications aviez-vous données à Aline Bonetto ? Et à Madeline Fontaine pour les costumes ?

Une fois encore, Aline m'a épaté. Je lui avais juste dit : «Voilà, ils ont sculpté une grotte dans un tas de ferraille pour y vivre, il faut que les murs soient en métal.» Je l'avais vue se décomposer un peu ! Comme elle a pour principe de ne quasiment jamais rien montrer avant, ni dessin, ni maquette, j'ai découvert la caverne une fois terminée. Ma mâchoire s'en est décrochée d'admiration ! Sur les costumes, c'est un peu différent, c'est moins mon truc, j'ai moins d'idées au départ et je réagis beaucoup aux propositions de Madeline. C'est en voyant cette espèce de salopette surréaliste qui ne devait jouer que dans une scène que j'ai dit : «C'est ça, la tenue de Bazil !» La seule piste que j'avais quand même donnée à Madeline pour Bazil, c'était la photo de la première marionnette de mon premier court-métrage. Celle d'un bonhomme avec un gros pull qui, déjà, ressemblait à Bazil !

Au fond, le seul domaine où vous n'êtes pas fidèle, c'est la musique...

Oui, parce que j'essaie à chaque fois de trouver la musique qui correspond le mieux à l'esprit et à l'histoire du film. On avait l'idée de Carlos d'Alessio avant même de tourner DÉLICATESSEN. Pour LA CITÉ..., tout de suite on a rêvé de Badalamenti parce que... David Lynch et on l'a eu. Sur ALIEN, c'était un jeune compositeur (il coûtait moins cher à la Fox !) qui s'inscrivait dans la tradition musicale des films d'action. Pour AMÉLIE, cela a été la rencontre exceptionnelle et entièrement due au hasard – ou au destin ! – avec Yann Tiersen. Une osmose incroyable entre l'image et la musique. Pour MICMACS..., j'avais envie au départ de quelque chose d'un peu plus moderne, d'un peu plus rap, de

prendre des vieilles musiques de films d'action, de les sampler, mais ça ne marchait pas. Il s'est trouvé qu'on cherchait un extrait d'un vieux film pour le générique – le générique dans le générique, c'est une idée que j'avais depuis longtemps. En regardant le coffret Bogart chez Warner (ça simplifiait les problèmes de droit !), j'ai revu LE GRAND SOMMEIL où j'ai trouvé exactement ce dont je rêvais. Et tout d'un coup, en écoutant la musique du GRAND SOMMEIL composée par Max Steiner, je me suis dit qu'elle était idéale pour toutes les scènes d'action. Par chance, il y avait de beaux enregistrements puisqu'elle avait été réenregistrée dans les années 70. Mais ça ne suffisait pas. Encore une fois, un coup de destin, exactement comme pour AMÉLIE. Un jour, la doublure lumière de Dany qui tient un restaurant me donne le disque d'un de ses clients. Je l'écoute en allant sur le tournage en voiture et je trouve ça bien. Je rencontre le compositeur, Raphaël Beau, un jeune prof de musique, qui enseigne en banlieue dans des classes difficiles. Je lui dis que ça m'intéresse mais que je ne peux rien lui promettre pour l'instant. Il a composé 25 morceaux sans être engagé ! À chaque fois qu'il composait pour une séquence particulière, ça ne marchait pas, mais dès qu'on mettait sa musique sur une autre séquence, ça marchait à merveille ! À la fin, je lui ai donc dit : «Eh bien oui, c'est toi qui fais le film» !



Vous parliez du GRAND SOMMEIL, il y a aussi un extrait d'un dessin animé de Tex Avery qui tombe on ne peut mieux à propos. Comment l'avez-vous déniché ?

Une fois encore le hasard – ou le destin ! Guillaume a une petite fille qui est folle de Tex Avery et, en regardant un jour avec elle des dessins animés, il est tombé sur cette séquence. La coïncidence était trop belle pour ne pas s'en servir. D'autant qu'une fois encore, c'est un film Warner et que Tex Avery est une de mes idoles – j'ai même écrit un livre sur lui il y a longtemps...

On retrouve dans MICMACS... le Paris que vous aimez, le Paris traditionnel de toujours, mais il cohabite cette fois avec le Paris d'aujourd'hui et son architecture contemporaine. On dirait que vous avez voulu brouiller les cartes en mêlant les époques et pas seulement dans l'architecture. Il y a par exemple ce très beau plan avec, sur la même image, le tramway et un vieux triporteur de récupération... Et également cette utilisation de YouTube à la fin du film...

Pour YouTube, ça m'amusait, alors qu'on me reproche souvent d'être trop rétro, d'utiliser quelque chose qui est tellement dans l'air du temps. Et il fallait se dépêcher de le faire avant que d'autres n'en aient l'idée ! Quant à Paris, j'ai essayé de changer un peu car je commence quand même à avoir fait le tour du Paris traditionnel que j'adore - les piles de pont, le métro, les gares... J'aimais l'idée d'y mêler certains éléments du Paris d'aujourd'hui que j'aime beaucoup aussi, je ne peux d'ailleurs filmer que ce que j'aime. Si bien qu'un magnifique bâtiment années 30 côtoie le nouveau tramway des Maréchaux, le métro aérien une poste moderne surmontée d'un néon, la verrière des Galeries Lafayette un rayon d'articles de sport en lycra et l'entrée du Musée d'Orsay un café contemporain... Le pari était de magnifier la même ville, mais de manière un peu différente et en ajoutant cette fois la banlieue. Mais c'est toujours un Paris sinon idéalisé, en tout cas vu à travers mon imaginaire, à travers mon filtre... Je ne peux pas résister à vider quand même un peu les rues, à nettoyer le ciel, à jouer avec les couleurs. Mais bien sûr, j'ai eu beaucoup





de plaisir à tourner au Canal de l'Ourcq au pont de Crimée que j'adore. Prévert y a été photographié par Doisneau, à côté il y a l'école Marcel Carné et on voit passer la péniche Arletty sur la Seine... C'est là qu'a été tourné LES PORTES DE LA NUIT, film de Carné où le Destin est joué par Jean Vilar. Et, comme par hasard, c'est au Théâtre Jean Vilar à Suresnes qu'on a tourné le siège social d'une des compagnies d'armement. J'adore ces signes du destin ! Carné-Prévert, c'est un héritage que je revendique complètement.

Vous dites que vous ne pouvez pas vous empêcher de vider les rues, de nettoyer le ciel. Y a-t-il eu beaucoup d'effets spéciaux numériques ?

Il doit bien y avoir 350 plans truqués mais ce sont des choses assez simples. Il n'y avait pas de grandes scènes, comme dans UN LONG DIMANCHE... , l'explosion du dirigeable. Mais il y a toujours quelque chose à effacer, à changer.

On sent chez vous – et ça se voit même dans le film, par exemple dans la caverne des chiffonniers ! – un vrai goût pour le bricolage au sens noble du terme.

J'adore ça. J'adore la fabrication du film elle-même et j'ai besoin d'être présent à toutes les étapes, à chaque seconde. Ça commence par le choix du papier pour le story-board jusqu'au mixage et à l'étalonnage. Contrairement à d'autres metteurs en scènes que ces dernières étapes-là ennuiant, moi je m'amuse à chaque instant. C'est ma manière de faire et je revendique ce plaisir-là. La fabrication est mon plaisir ultime. J'ai toujours l'impression d'être un gamin qui ouvre sa boîte de Meccano et s'amuse avec chaque pièce. Et pas question qu'il reste un boulon non utilisé au fond de la boîte ! En même temps, je me sens aussi comme un chef devant ses fourneaux. Quand il fait un plat, il choisit les ingrédients, il invente, il mijote, il prend des risques. Bien sûr il faut que ce plat lui plaise mais il n'a qu'une





seule envie, c'est de le partager avec les autres. Pour moi c'est pareil. Ce plaisir n'a d'intérêt que si je peux le faire partager aux spectateurs. Au fond, dans l'esprit de MICMACS..., on pourrait résumer en disant que le cinéma c'est bidouille et tambouille ! En même temps, sur ce film, j'ai quand même senti le vent du boulet si l'on peut dire. On l'a fabriqué avec 25 M  , ce qui est énorme pour un film français et pourtant, on était un peu serrés. Je me dis que je fais donc un cinéma qui coûte cher et ça commence à m'inquiéter. MICMACS... ne devrait pas coûter cher, c'est juste une histoire de chiffonniers qui se déroule aujourd'hui ! Le jour où je voudrais faire un film de science fiction, que va t-il se passer alors ?

Choisir la Warner comme distributeur, cela allait de soi après l'affaire d'UN LONG DIMANCHE... ?

Bien sûr. Sans la Warner, sans Francis Boespflug en France, sans Richard Fox aux Etats-Unis, jamais je n'aurais pu faire UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES.

J'ai quand même eu 36 M   pour réaliser – en français, en France, avec des acteurs français – un de mes rêves. Je leur dois beaucoup. Et franchement, cette affaire politique autour de l'agrément du film n'a pas été très reluisante... Faire passer UN LONG DIMANCHE... pour un film américain, même pour une question de lobbying, c'est tellement grotesque.

Avez-vous trouvé facilement le titre MICMACS    TIRE-LARIGOT ?

Non ! Soit le titre est là avant même d'écrire, comme DÉLICATESSEN, soit il faut chercher et ce n'est pas toujours évident. J'aurais très bien pu l'appeler "Saperlipopette" - je garde ça pour un prochain ! Mais j'aimais beaucoup l'expression "tire-larigot", qui correspondait bien à l'esprit du film – c'est d'ailleurs le nom de la caverne des chiffonniers. Employée toute seule, ça ne faisait pas un titre. Je crois que c'est Phil Casoar qui a pensé à MICMACS    TIRE-LARIGOT. Je me demande bien comment il va être traduit à l'étranger !







ENTRETIEN AVEC DANY BOON

★ Bazil ★

Quand Jean-Pierre Jeunet vous a fait lire le scénario, vous avez commencé par lui dire que vous ne vouliez pas faire le film...

Oui, on a beau savoir, surtout quand on met soi-même en scène, à quel point c'est difficile de faire un casting, de choisir des acteurs, de monter un film - avant que Kad Merad ne fasse LES CH'TIS, il y a quand même eu quatre ou cinq acteurs qui n'étaient pas libres ou qui ont refusé! - malgré ça, je ne suis pas arrivé à m'enlever de la tête à la première lecture que le film avait été écrit pour Jamel et que ça ne pouvait pas être pour moi. Dans les descriptions, dans les didascalies du scénario, je voyais Jamel et pas moi. J'avais du mal à m'imaginer dans le personnage de Bazil. Et pourtant, j'étais ravi que Jean-Pierre m'appelle et pense à moi. J'adore son cinéma depuis toujours et lui, je sais qu'il m'aime bien car il vient voir mes spectacles depuis quinze ans. Et puis, donc - je me demande si ce n'est pas une idée de son agent, Bertrand de Labbey - il m'a proposé de faire des essais, comme ça, pour rien, juste pour voir. Malin! On s'est vu dans un studio avec une petite caméra vidéo, j'ai fait des essais avec lui et ça s'est merveilleusement bien passé. J'ai aimé tout de suite la manière dont il m'a habillé avec ce qu'il avait sous la main, la façon dont il m'a dirigé, le plaisir que j'avais à dire son texte et à me laisser guider par lui. La complicité a été immédiate

entre nous. Sur son ordinateur, il a fait un petit montage de ce qu'on avait tourné, il me l'a montré et j'ai vu que c'était là! Alors qu'on avait fait ça avec rien, juste avec une petite caméra sur fond blanc, c'était déjà un film de Jean-Pierre Jeunet et le personnage de Bazil était là! J'ai donc dit oui. D'autant que Jean-Pierre m'a dit qu'il allait revoir le scénario afin que le personnage me corresponde mieux. Et voilà.



Avant que vous ne travailliez avec lui, qu'est-ce qui vous touchait dans le cinéma de Jean-Pierre Jeunet ?

Son invention, sa créativité, son œil, son exigence. Il a une patte très personnelle, avec un univers très singulier, comme peuvent en avoir, à leur manière, des gens comme Terry Gilliam, Tim Burton, Tati... C'est un cinéaste de génie qui a un univers très fort et qui, en même temps, a gardé sa fragilité - il y a toujours dans ce qu'il fait quelque chose de l'enfance. Il a une manière de filmer, de diriger qui est très personnelle, avec un sens du cadre impressionnant... Toutes choses que j'ai retrouvées sur le plateau dès que je suis arrivé. Il suffisait, alors que j'arrivais dans ce décor incroyable, que je mette l'œil à la caméra pour être dans un film de Jeunet ! En plus, il a beau être très exigeant, très précis, sachant exactement ce qu'il veut, il n'a pour autant pas d'idée arrêtée, il est toujours d'accord pour la recherche, pour l'invention...



Lorsque vous l'avez relu, qu'est-ce qui vous a plu dans le scénario de MICMACS... ?

La complexité de l'histoire, l'aspect aventure de groupe, le fait que ça ne ressemble à rien de ce qu'on a l'habitude de voir, le côté un peu poétique et barré de Jean-Pierre qu'on retrouve dans tous ces personnages qui ont chacun un don particulier. Ils sont hors la vie et ont en même temps une force et une poésie incroyables...

Comment définiriez-vous Bazil ?

C'est un adulte qui n'a pas quitté l'enfance. Une sorte d'enfant-adulte perdu dans un monde agressif, violent, dangereux et très... contemporain ! J'étais touché aussi par le fait qu'il se retrouve à la rue et qu'il tombe sur cette famille de marginaux qui l'adoptent. Il est très touchant, il y a un côté «chaplinesque» chez lui...

Il y a d'ailleurs dans le film un véritable hommage à Chaplin au pied de l'Eglise Saint-Eustache...

Oui. Ce n'était pas vraiment prévu, mais ça s'est fait comme ça. Dès que j'ai commencé à le jouer comme ça, Jean-Pierre l'a tout de suite vu, senti et m'a encouragé.

En quoi diriez-vous que Bazil est le plus proche de vous ?

Heu... En tout cas, je n'ai pas, moi, de balle dans la tête ! J'aime bien ce fantasme d'enfance à l'âge adulte. Même si on sait bien qu'on n'est plus innocent, j'aime cette idée. J'aime quand Bazil plaisante dans le film ou quand il charrie le personnage de la Môme Caoutchouc que joue Julie [Ferrier].

Quel était pour vous le plus grand défi avec ce personnage de Bazil ?

Avec un personnage pareil, le plus grand défi, c'est de le tenir du début à la fin, de ne pas le trahir. Sinon, physiquement, c'était... de rentrer dans le fût de canon ! Parce que je suis très claustrophobe à un point tel que je ne peux pas m'asseoir à l'arrière d'une voiture s'il n'y a pas de portière ou au moins une vitre qui s'ouvre ! Si





je prends l'ascenseur et que les portes mettent un petit temps à s'ouvrir, j'ai l'impression de mourir ! Et lorsque je vais au spectacle, je m'assois toujours en bout de rangée pour ne pas être coincé. C'est vous dire... Alors là, lorsqu'il a fallu enfile le casque de soudeur et la combinaison de pompier et entrer dans le fût du canon, j'ai cru défaillir. J'avais pourtant prévenu Jean-Pierre qui m'avait dit qu'on allait s'arranger et qui, en fait, le jour du tournage, n'a rien arrangé du tout ! Et m'a même dit qu'il était impossible que je sois doublé puisqu'on voyait mes yeux... Mais bon, je l'ai fait. Jean-Pierre a ce talent de tout obtenir de vous. C'est un directeur d'acteurs qui a vraiment énormément de personnalité, qui sait très précisément ce qu'il veut mais, comme je le disais, qui est très ouvert aux propositions. Du coup, c'est très intéressant car, de cette manière, on peut bien enrichir le personnage. Jean-Pierre joue parfaitement son rôle de chef d'orchestre. Moi, quand je ne suis qu'acteur sur un film, je peux douter beaucoup, je peux avoir envie sans cesse de faire une autre prise, de donner autre chose. Et lui, il sait très précisément quand il a ce qu'il veut,

ce qu'il lui plaît. Et il m'arrête. C'est très rassurant. Et ce qui est formidable, c'est de sentir qu'on est en train d'entrer dans l'univers de Jean-Pierre Jeunet.

Et même d'interpréter ses souvenirs, non ? La scène où vous mangez La Vache qui rit, on a le sentiment que c'est du vécu... Ou est-ce de l'improvisation ?

Non, ce n'est pas de l'improvisation. Elle était écrite comme ça, il voulait que je la joue comme ça. C'est sûr, il faisait ça quand il était gosse ! C'en est que plus touchant. D'autant que c'est une satisfaction extrême au niveau du jeu que de retrouver ce plaisir d'enfance... C'est un peu pareil avec la scène de doublage du GRAND SOMMEIL, même si, techniquement, c'est beaucoup plus compliqué ! Je l'ai tellement bossée qu'à la fin, je connaissais tout par cœur, les dialogues, le rythme...

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans sa manière d'aborder votre personnage ?

Quand il m'a rasé le crâne ! En même temps, j'aime bien changer de tête. Quand il tournait certains plans

au grand angle, parce qu'il utilise toujours beaucoup de courtes focales, il lui arrivait de me dire: « *C'est génial, tu as vraiment une sale gueule, tu vas vraiment être moche mais le plan est magnifique* ». Je me disais: « *Ce n'est pas grave, tu es dans l'univers de Jean-Pierre Jeunet, tout va bien!* » Et il a raison. Être beau, être moche, dans un film pareil, ça n'a pas d'importance. Ce qui est plus compliqué avec lui, c'est lorsqu'il y a une scène d'émotion et qu'il est aussi exigeant sur la composition du plan que pour une cascade! La première fois, par exemple, où je vais dans les locaux d'un des marchands d'armes, La Vigilante, en me faisant passer pour un serveur et que j'assiste à un discours terrible de Nicolas Marié et que je pleure, il me disait: « *Il faut que tu aies une larme de ce côté-là et il faut qu'elle coule comme ça* ». Et le plus fort, c'est qu'il obtient ce qu'il veut. On y arrive et on n'en est pas moins sincère! Je sais d'où vient cette certitude, cette exigence. Moi aussi, quand j'étais adolescent, j'adorais faire des petits films en pâte à modeler, des trucs en super 8, j'avais aussi un vieux magnétophone à bande 4 pistes où je faisais des voix, des bruitages... Je me rappelle le plaisir que je pouvais avoir lorsque tout d'un coup je chiffonnais un papier et que ça faisait le bruit d'un feu qui crépite. J'étais fou de joie! Jean-Pierre a gardé ce côté bricolo d'enfant. C'est un bricolo mais un bricolo devenu grand professionnel.

Est-ce que le fait d'être passé à la mise en scène a changé votre position sur le plateau et votre travail avec les metteurs en scène ?

Je suis peut-être plus patient, je l'étais déjà mais je comprends mieux la technique maintenant. Il n'y a plus besoin de me dire où donner le regard. En plus, comme j'ai été storyboarder dans le dessin animé, j'avais déjà une notion du découpage. Et maintenant, je sais d'expérience que lorsqu'on écrit et réalise un film, on passe un an et demi, deux ans à y penser, à travailler dessus avant de commencer à tourner, on connaît tous les personnages, tous les dialogues par

cœur. On les a bossés, travaillés, remis en question, on est passé par tous les stades, de l'émotion et de la joie la plus extrême à la dépression la plus absolue. Donc, quand on arrive sur le plateau, on connaît tout, alors qu'en tant qu'acteur, on a juste pensé à son personnage - et c'est justement cette spontanéité-là qui est importante. Voilà pourquoi on a tout intérêt à se laisser guider par le metteur en scène, qui lui, a ce vécu de deux ans de boulot derrière lui...

Dans le film, vous avez beaucoup de partenaires venant d'horizons très différents...

... Ça fait vraiment partie du plaisir de cette aventure! On était très soudés. J'aime bien ces familles qui se créent comme ça. A chaque fois, c'est une vie. On passe par toutes les étapes, par tous les stades, par toutes les humeurs, tous les états de fatigue, tous les bonheurs... J'étais enchanté de rencontrer Jean-Pierre Marielle, de retrouver Julie [Ferrier] que je connais depuis longtemps, je l'avais même prise en première partie





à l'Olympia, de voir cette contorsionniste qui la doublait – pour moi qui ait du mal à plier le genou, de la voir s'échauffer en mettant la tête en arrière entre ses jambes, c'était terrifiant ! C'était génial aussi de travailler avec André Dussollier. Je n'arrêtais pas de le chambrer à cause de sa perruque, en disant qu'il était Jean-Claude Dussollier le frère méconnu d'André, un garagiste qui essayait de prendre sa place ! Et puis tous les autres... Yolande Moreau, Dominique Pinon, Omar Sy... Moi qui, sur scène, suis tout seul, c'est ce qui me plaît dans le cinéma, c'est cette idée de troupe...

On connaît votre engagement contre la discrimination, l'injustice, l'extrême droite. Est-ce que cette manière, par le biais de la comédie, de s'en prendre aux marchands d'armes vous touchait également ?

Bien sûr. Oui c'est une comédie, mais l'arrière-plan n'est pas anodin. Il y a quelque chose de politique dans cette histoire d'affrontement de petits marginaux contre de gros businessmen qui en plus sont des marchands de

mort... Le discours du personnage de Nicolas Marié dont je parlais tout à l'heure sonne si vrai que c'en est terrifiant. Ils parlent comme ça et occultent totalement le fait que ce « marché porteur », comme ils disent, permet à la moitié de l'humanité de s'entretenir. Ils sont prêts à l'aider et à faire du profit là-dessus sans état d'âme ! J'aime bien dans ce film ce mélange de loufoquerie et d'arrière-plan un peu politique...

Avez-vous le sentiment d'avoir réussi à faire passer un peu de votre univers dans l'univers de Jean-Pierre Jeunet ?

Je pense oui, dans mon personnage. En tout cas, c'est ce que dit Jean-Pierre.

D'avoir travaillé avec lui, de l'avoir vu travailler, est-ce que cela va changer un peu votre manière de travailler comme metteur en scène ?

Désormais, je ne vais tourner qu'avec de courtes focales ! Même les vidéos d'anniversaire de mes enfants !

Si vous ne deviez garder qu'une image de toute l'aventure ?

Le tournage du dernier plan du film quand on est au Maroc. Il y avait un mouvement de grue très complexe, on courait après le temps, il y avait je ne sais pas combien de figurants, on a mis la journée à régler la scène et on a eu le plan au dernier moment, pile à l'instant où le soleil se couchait ! C'était parfait, mais ça avait été limite. C'était un moment magnifique et si représentatif de l'exigence, de la passion de Jean-Pierre, de sa capacité à aller jusqu'au bout des choses, de se dépasser et de nous faire nous dépasser... C'est fatigant mais génial !

En même temps que la promotion de MICMACS..., vous allez préparer l'Olympia, finir d'écrire le scénario de votre prochain film et suivre le remake américain des CH'TIS par Will Smith... N'est-ce pas beaucoup pour un seul homme ?

C'est ça qui est bien, qui est excitant. J'ai fini au milieu de l'été la première version du script et les premiers retours sont très bons, je vais encore travailler dessus mais donc, de ce côté-là, ça va. Je me suis enlevé une énorme épine du pied qui était d'écrire mon troisième film et maintenant, je suis sur le spectacle - ça impressionne beaucoup Jean-Pierre, il a même peur pour moi quand je lui dis que je n'ai pas encore terminé l'écriture ! Son inquiétude finit même par me faire flipper certains jours, en même temps, ça fait quinze ans que je fais ça, ça devrait aller... Et sur le remake, les équipes de Will Smith sont tellement bien que ça ne devrait pas poser de problèmes. J'aime ce foisonnement d'activités. C'est très enrichissant de faire tout ça et en plus de rencontrer des auteurs et des réalisateurs qui ont un univers très fort. On n'avance qu'en se nourrissant des autres. C'est ce qui nous protège de la répétition.





LES PERSONNAGES
par Jean-Pierre Jeunet

LES CHIFFONNIERS





Les trois quarts de sa vie, il les a passés en prison et en 1959, la guillotine s'est coincée et lui a juste entamé la couenne. Ça n'est arrivé que deux fois dans l'Histoire. On l'a gracié. Aucune serrure ne lui résiste.

« Bien évidemment, quand on dit que c'est arrivé deux fois dans l'Histoire que la guillotine se coince, c'est pure fantaisie ! Marielle, c'est typiquement le type d'acteur avec qui j'avais envie de tourner. Il suffit qu'il parle, que sa voix sonne et c'est un tout un pan de cinéma qui est devant vous... Il s'est très bien entendu avec Dany. Tout de suite entre eux, il y a eu une espèce de jeu - des vannes, de fausses insultes – comme pour masquer le respect et l'amitié qui les liaient l'un à l'autre. »

Leur mère à tous. Elle a perdu deux petites filles à la Foire du Trône qui sont entrées dans le Labyrinthe des glaces et n'en sont jamais ressorties. Depuis, elle a adopté ces énergumènes sans famille et leur fait la cuisine.

« Yolande, c'était tellement une évidence pour ce personnage... Elle a une capacité d'improvisation qui est phénoménale – mais il ne faut

pas s'y tromper : elle réfléchit avant le tournage toute seule de son côté, l'école Jérôme Deschamps ! C'est un bonheur de la laisser improviser – alors que ce n'est pas tout à fait dans mes habitudes ! Le tournage des scènes de l'aéroport où elle a beaucoup brodé autour de la situation ont fait se plier de rire toute l'équipe. C'est une actrice exceptionnelle. Déjà, elle jouait la concierge dans AMÉLIE. Paradoxalement, on est toujours un peu intimidés l'un par l'autre, je l'adore. »





« J'avais vu le spectacle de Julie et j'étais tombé fou d'admiration pour elle. C'est un génie absolu. Sa manière de se transformer en différents personnages est exceptionnelle. Il n'y a qu'à voir ce qu'elle a fait lors de la dernière cérémonie des Césars, où même Emma Thompson et Sean Penn se sont fait prendre par son personnage de pauvre actrice un peu gourde ! Dès que je l'ai vue sur scène, j'ai eu envie de la faire tourner. Elle était idéale

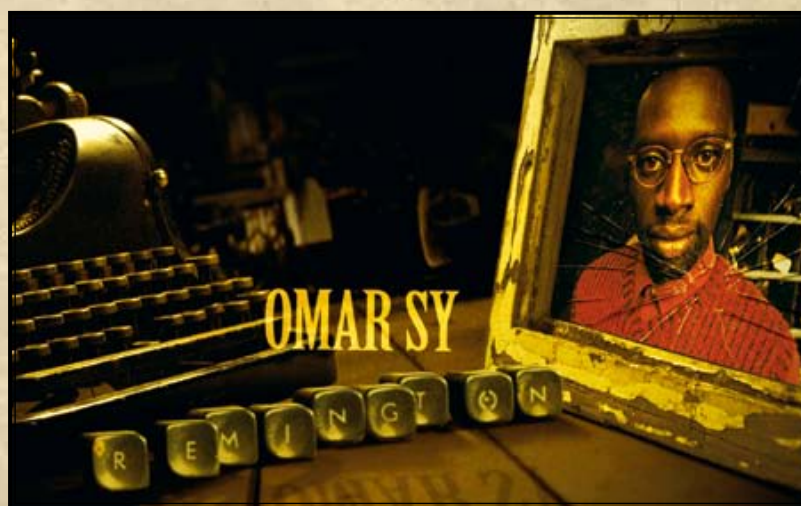
C'est toujours la première à se plier en quatre pour les autres. Une âme sensible dans un corps flexible.

pour La Môme Caoutchouc, capable d'exprimer à la fois l'aspect comique et le côté dérangeant que dégagent toujours les contorsionnistes. »

Avant, il était ethnographe à Brazzaville. Il tape sur sa machine la liste de tout ce que ses copains rapportent et aussi de toutes les expressions consacrées qu'il remarque. Il en déduit ainsi que l'homme blanc a le compas dans l'œil, l'estomac dans les talons, qu'il tient la dragée haute, se met martel en tête et passe du coq à l'âne...

mieux que parfait ! Il savait tout au cordeau. Il a pris beaucoup de plaisir à jouer ce personnage. Ce n'était pas évident parce que le comique de ses dialogues joue sur la longueur et il fallait qu'il tienne la distance. »

« C'était amusant de lui donner à lui ce type de dialogues. Tout d'un coup, dans sa bouche, avec l'accent africain, cela prend encore plus de sel. Omar est quelqu'un de très doux, de très tendre, et aussi de très professionnel, avec qui il est très agréable de travailler. Il est loin d'avoir montré tout son potentiel. Lorsqu'il a dû la première fois au cours des essais donner la réplique à André Dussollier, il était tellement angoissé qu'il avait réussi à me communiquer son trac. Et puis, il a été



Son rêve, c'est d'être dans le livre des records. D'ailleurs, en 1977, il a battu – de 9 mètres! – le record de l'homme canon. Mais il est fracassé de partout, au propre comme au figuré.

« Pinon, c'est impensable qu'il ne soit pas dans mes films! Avec sa gueule et son talent, c'est impossible que je m'en passe – sans parler de la complicité qu'on a créée depuis le temps. Mon grand jeu, c'est de le mettre à chaque fois dans les situations les pires qu'on puisse imaginer. Dans "DÉLICATESSEN", il a été accroché à une cuvette de W.C. pendant une semaine. Dans "LA CITÉ...", il était ligoté sur une plateforme en mer. Dans "ALIEN", il était sous l'eau attaché au Black comme un sac à dos. Là, je l'ai fait jeter dans la Seine pour de vrai! Il a même dû



être vacciné contre la pisse de rat! Je lui fais faire aussi des choses invraisemblables: jouer de la scie musicale, se prendre pour l'homme canon... Quand je vois tout ce qu'il fait passer dans les scènes, même quand il n'est pas au premier plan, je n'en reviens pas. Il arrive encore à me surprendre, et à me faire beaucoup rire.»



Lui, c'est l'artiste de la bande, construisant de fabuleux automates et de curieuses machines avec tous les matériaux de récupération qu'on lui apporte. Il ne faut pas se fier à sa petite taille ni à son âge: il est doué d'une force herculéenne.

«Alors qu'on l'a vu cent fois dans les comédies de Claude Zidi, ça me plaisait de lui donner un rôle inattendu. J'aime son œil pétillant...»



Son père était arpenteur et sa mère retoucheuse. Elle a un pois chiche dans le crâne mais le compas dans l'œil. Elle mesure, calcule, évalue, range tout ce que les autres rapportent. Elle compte toujours tout – et on peut compter sur elle.

«Bien sûr, ce personnage de petite jeune fille timide, introvertie, n'est pas tout à fait étrangère à mon univers... C'est en lui faisant passer un casting pour un autre rôle que j'ai découvert Marie-Julie. C'est la révélation du film. Elle n'a pas fait de cinéma jusqu'ici, juste du théâtre. Elle est formidable dans ce rôle qui est presque celui d'une autiste.»

★ ★ ★





LES MARCHANDS D'ARMES

Les “méchants” du film.



« Ça m’amusait de donner à André Dussollier un personnage de méchant de bande dessinée, proche de ce second rôle des années 50, Jacques Monod, à la coupe en brosse impeccable. André a pris beaucoup de plaisir à composer cet homme vieille France sans scrupule. Lorsque je lui ai donné le scénario à lire, il m’a laissé sur mon répondeur un message de vingt minutes où il disait le plaisir qu’il aurait à faire ça. »

« Nicolas Marié est beaucoup moins connu. Mais c’est un acteur incroyable. Il était formidable dans les films d’Albert Dupontel et dans 99 F de Jan Kounen. Il devrait “exploser” avec MICMACS... Il le mérite amplement. »



★ LISTE ARTISTIQUE ★

BAZIL Dany BOON
 NICOLAS THIBAUT DE FENOUILLET André DUSSOLLIER
 FRANCOIS MARCONI Nicolas MARIE
 PLACARD Jean-Pierre MARIELLE
 TAMBOUILLE Yolande MOREAU
 LA MOME CAOUTCHOUC Julie FERRIER
 REMINGTON Omar SY
 FRACASSE Dominique PINON
 PETIT PIERRE Michel CREMADES
 CALCULETTE Marie-Julie BAUP
 LE GARDIEN DE NUIT Urbain CANCELIER
 GERBAUD Patrick PAROUX
 LIBARSKI Jean-Pierre BECKER
 MATEO Stéphane BUTET
 GRAVIER Philippe GIRARD
 LE CHEF DES REBELLES Doudou MASTA
 LE CHAUFFEUR DE MARCONI Eric NAGGAR
 SERGE, DU MAGASIN VIDEO Arsène MOSCA
 LOLA Manon LE MOAL
 MADAME CISSE Félicité N'GJOL
 SON MARI Bernard BASTEREAUD
 LE TECHNICIEN LUBRIQUE Tony GAULTIER
 SA PARTENAIRE Stéphanie GESNEL
 BAZIL ENFANT Noé BOON

Double Contorsionniste de Julie FERRIER.... Julia GUNTHEL

★ LISTE TECHNIQUE ★

Réalisateur Jean-Pierre JEUNET
 Scénario Jean-Pierre JEUNET
 Guillaume LAURANT
 Dialogues Guillaume LAURANT
 Producteurs Frédéric BRILLION
 Gilles LEGRAND
 Jean-Pierre JEUNET
 1er assistant réalisateur Thierry MAUVOISIN
 Scripte Anne WERMELINGER
 Directeur de casting Pierre-Jacques BENICHOU
 Story-board Maxime REBIERE
 Recherches Phil CASOAR
 Directeur de production Jean-Marc DESCHAMPS
 Régisseur général Eric DUCHENE A.F.R.
 Directeur de la photographie Tetsuo NAGATA A.F.C.
 Opérateur steadicam - Cadreur Jan RUBENS
 Séquences animées Romain SEGAUD
 Etalonnage numérique Didier LEFOUEST
 Photographe de plateau Bruno CALVO
 Making-of Julien LECAT
 Chef opérateur du son Jean UMANSKY
 Créatrice de costumes Madeline FONTAINE
 Chef maquilleuse Nathalie TISSIER
 Maquilleurs SFX Jean-Christophe SPADACCINI
 Denis GASTOU
 Chef coiffeur Stéphane MALHEU
 Chef décorateur Aline BONETTO A.D.C.
 Effets spéciaux de plateau LES VERSAILLAIS
 Chef monteur Hervé SCHNEID A.C.E.
 1ère assistante monteuse Anne-Sophie BION
 Chef monteur son Gérard HARDY
 Sound Design Selim AZZAZI
 Bruiteur Jean-Pierre LELONG
 Mixeur Vincent ARNARDI C.A.S.
 Chef machiniste Bruno DUBET
 Chef électricien Patrick CONTESSE
 Coordinateurs cascades Patrick CAUDERLIER
 Jean-Claude LAGNIEZ
 Directeur de post-production Emmanuel LEGRAND
 Effets visuels numériques DURAN DUBOI
 Directeur des effets visuels Alain CARSOUX
 Musique originale Raphaël BEAU
 Musiques additionnelles Max STEINER
 Conseiller artistique musiques Edouard DUBOIS
 Sculptures animées Gilbert PEYRE

Entretiens : Jean-Pierre LAVOIGNAT
 Conception affiche : COURAMIAUD / Laurent LUFROY
 Photos : Bruno CALVO

Bande originale disponible chez MILAN MUSIC

© 2009 EPIHETE FILMS - TAPIOCA FILMS - WARNER BROS. Entertainment France

2 3 2 cinéma 3 cinéma * Be France

Conception & Réalisation : ÉDITIONS GILBERT SALACHAS - Paris - Tél. : 01 42 03 18 96 - studio@akimbo.fr





